Les Mémoires des « Vendéennes » : un récit de guerre au féminin ?

Adélaïde Cron

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1605>

DOI : 10.4000/itineraires.1605

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2011

Pagination : 45-63

ISBN : 978-2-296-13692-2

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Adélaïde Cron, « Les Mémoires des « Vendéennes » : un récit de guerre au féminin ? », *Itinéraires* [En ligne], 2011-1 | 2011, mis en ligne le 01 avril 2011, consulté le 26 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1605> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.1605>

Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Les Mémoires des « Vendéennes » : un récit de guerre au féminin ?

Abstract

Starting from the observation that memoirs recounting the wars of Vendée were mainly written by women, the present article explores the reasons why women became the depositaries and preservers of the memory of this trauma; it also examines the representation of female identity and the roles played by women. Women created an original vision of those wars. As survivors and widows of the heroes, they became the keepers of the collective memory, but also wrote about a typically female experience of war: the epic is perceived through Andromache's eyes. And yet, women also played new roles: this article also deals more specifically with the famous figure of the Vendean "amazon."

Keywords : memoirs, La Rochejaquelein, Sapinaud, Bontemps, amazons

Mots clés : Mémoires, La Rochejaquelein, Sapinaud, Bontemps, amazones

La mémoire de la guerre de Vendée, polémique s'il en est dans les premières décennies du XIX^e siècle notamment, fut l'objet d'une âpre lutte entre anciens Bleus et Blancs, mais l'élaboration douloureuse et très progressive du souvenir de cet épisode, véritable traumatisme collectif, fut aussi constamment surveillée par le pouvoir en place, souvent méfiant, qu'il s'agisse de l'empereur ou des souverains de la Restauration, lesquels se désolidarisent parfois partiellement des anciens Vendéens, perçus comme appartenant à la frange la plus extrémiste des « ultras » refusant la nécessaire réconciliation nationale. Dans l'échange de textes polémiques qui rythme cette véritable guerre de la « Vendée de la mémoire », pour reprendre le titre de l'ouvrage de Jean-Clément Martin, cette authentique guerre de la conquête de l'opinion publique des générations présentes et futures, les Mémoires, genre florissant s'il en est au début du XIX^e siècle, ne pouvaient que jouer un rôle éminent. Comme l'ont montré notamment les travaux de Damien Zanone et, pour les Mémoires écrits par des femmes de l'aristocratie, ceux d'Henri Rossi, la floraison des Mémoires écrits et

publiés, du vivant ou non de leurs auteurs, est alors très remarquable : elle s'explique notamment par le désir des survivants de l'aristocratie de témoigner du traumatisme, de tenter de lui donner sens et de fournir des matériaux aux historiens futurs qui écriront l'histoire de la Révolution, et fixeront pour la postérité le sens de cette rupture dramatique, et par le souci nostalgique de pérenniser par l'écriture les valeurs et le prestige d'un monde disparu.

Or, dans cette guerre de la mémoire, les femmes mémorialistes jouent un rôle jusqu'alors sans précédent. Jamais elles n'ont été aussi nombreuses, Henri Rossi notant par exemple qu'en comparaison des Mémoires féminins publiés sous l'Ancien Régime, « on peut aisément multiplier par vingt le nombre des écrits personnels féminins qui ont été rédigés au cours du demi-siècle qui suit 1789¹ ». Dans le cas spécifique de la Vendée, les Mémoires qui ont le plus d'écho, ceux qui rencontrent le plus de succès dès leur parution et au-delà, sont ceux de femmes et en particulier ceux de la marquise de La Rochejaquelein. Henri Rossi, étudiant les Mémoires aristocratiques féminins de 1789 à 1848, rattache ce rôle central des femmes mémorialistes à leur rôle social dans la France de l'Ancien Régime, et aux valeurs mondaines de la sociabilité aristocratique dont elles apparaissent de plus en plus fortement, une fois la Révolution passée, comme les détentrices privilégiées ; ces femmes que le régime napoléonien et la nouvelle société qui se met peu à peu en place, privent peu à peu de leur rôle, en éprouveraient par ailleurs, plus que les hommes, la violente nostalgie, d'où leur souci de le faire revivre et de témoigner de la douleur de la perte qu'elles ont subie². La mémoire mythique de l'Ancien Régime se construit en partie autour du rôle fédérateur de ces figures féminines pleines d'esprit, de politesse et d'enjouement, rassemblant autour d'elles ceux et celles qui partagent les mêmes références.

Femmes mémorialistes vendéennes : une prééminence problématique

Dans le cas spécifique de la Vendée cependant, une telle prééminence est particulièrement nette, tant sur le plan du succès remporté par les textes que par la simple considération de leur nombre : de fait, comme le rappelle Jean-Clément Martin, les Mémoires sur la Vendée publiés avant 1800 sont presque exclusivement l'œuvre des anciens Bleus, et ce sont souvent des textes violemment polémiques, comme ceux du général Turreau, ancien adversaire des Blancs accusé par son clan même de cruautés inouïes, qui écrit pour défendre sa réputation souillée. C'est pourquoi « ce genre d'ouvrages lié aux préoccupations immédiates et marqué par les règlements

1. Henri Rossi, *Mémoires aristocratiques féminins (1789-1848)*, Paris, Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 1998, p. 12.

2. *Ibid.*, p. 14-17.

de compte ne rencontre pas un grand écho³ ». La publication en 1814 des *Mémoires* de Mme de La Rochejaquelein, veuve de Lescure, l'un des principaux chefs vendéens qui fut aussi très liée à Henri de La Rochejaquelein dont elle épousa plus tard le frère cadet, est donc à la fois le premier grand texte issu des rangs des anciens « Blancs » et le premier texte sur la Vendée à connaître une très large diffusion : publié pour la première fois dès la fin des Cent-Jours, il est édité dix fois entre 1814 et 1823, tant en France qu'en Grande-Bretagne et en Belgique, toujours d'après Jean-Clément Martin. Ce texte fondateur est suivi en 1820 des *Mémoires* de Mme de Sapinaud, parente par son mariage de la fameuse famille des chefs vendéens Sapinaud, *Mémoires* publiés à titre posthume par son fils, puis en 1823 des *Mémoires* de Mme de Bonchamps, veuve du non moins célèbre général vendéen Bonchamps, qui offrent de plus l'importante particularité d'avoir été, comme le précise très explicitement la page de titre, « rédigés par Mme la Comtesse de Genlis ». L'association, sur laquelle nous aurons à revenir, d'un témoin de premier plan et de l'une des plus célèbres femmes de lettres de l'époque et défenseur de la cause légitimiste, par ailleurs grande admiratrice de nombre de *Mémoires* féminins d'Ancien Régime, ne pouvait qu'intéresser les lecteurs. Les *Mémoires de Mme la marquise de Bonchamps* sont de plus édités avec ceux de Mme de La Rochejaquelein : les textes des deux veuves de deux des grands chefs militaires vendéens sont ainsi explicitement rapprochés par l'éditeur.

C'est aussi à la demande de Mme de La Rochejaquelein (et de Mme de Chastellux) que Renée Bordereau, ancienne femme soldat déguisée en homme et connue sous le nom de Langevin, écrit à la fin de l'Empire ses souvenirs⁴. Les *Mémoires* féminins sur la Vendée sont donc exceptionnellement nombreux et parmi les premiers à paraître sur le sujet⁵ : nombre de *Mémoires* masculins ne paraissent que plus tard et ne connaissent qu'un retentissement limité. L'*Histoire de la guerre de Vendée et des Chouans* d'Adolphe de Beauchamp, publiée en 1806 et rapidement rééditée, est bel et bien, comme son titre l'indique, une première tentative de synthèse historique et non un témoignage personnel.

Cette prééminence féminine, bien plus forte encore que dans les témoignages sur la Révolution considérés dans leur ensemble puisque les textes féminins l'emportent ici très nettement sur les textes écrits par des hommes, ne peut manquer de soulever un certain nombre de questions. Si le rôle des femmes comme actrices de la vie sociale mondaine d'Ancien Régime leur donne d'emblée une certaine légitimité comme témoins, les

3. Jean-Clément Martin, *La Vendée de la mémoire*, Paris, Seuil, 1989, p. 78.

4. Renée Bordereau, *Mémoires de Renée Bordereau, dite Langevin, touchant sa vie militaire dans la Vendée, rédigés par elle-même, et donnés à Mmes ***, qui les lui avaient demandés*, Paris, Michaud, 1814.

5. Jean-Clément Martin (*op. cit.*, p. 236, note 42) donne une liste plus complète, incluant des textes moins diffusés et connus.

mémorialistes de la Vendée se consacrent avant tout, si ce n'est exclusivement, à la période de la guerre. Seule Mme de La Rochejaquelein évoque vraiment son enfance à Versailles et la période antérieure à la Révolution, assez brièvement du reste puisqu'elle admet avoir abrégé cette partie de son histoire, originellement plus développée. Parlant de la brève période de bonheur qui suivit son mariage, Mme de La Rochejaquelein écrit que « [son] bonheur n'a été qu'un rêve⁶ », formule comparable à celle de Mme de Genlis qui, rédigeant les *Mémoires de Mme de Bonchamps*, caractérise la période suivant le mariage des Bonchamps avant la guerre comme un « âge d'or⁷ ». Le mariage de Mme de Bonchamps n'est donc évoqué que pour mettre en contraste le bonheur de la jeune épouse avec les malheurs qui l'attendent, et pour élaborer d'emblée une image de Mme de Bonchamps en femme et mère exemplaire, image qu'elle conservera tout du long sans réelle évolution, et sans que l'on sache grand chose de sa personnalité à l'exception de ces deux traits exclusifs, qui relèvent du reste au moins autant du rôle social reconnaissable par tous les lecteurs que d'une évocation approfondie du caractère de la protagoniste, évocation qui n'est pas le but de cet ouvrage manichéen et violemment orienté. C'est avant tout de Monsieur de Bonchamps qu'il est explicitement question : « c'est l'histoire de mon mari que je veux écrire⁸ ». Mme de Genlis, grande connaisseuse des femmes mémorialistes d'Ancien Régime, inscrit ainsi, implicitement il est vrai, le texte de Mme de Bonchamps dans la lignée de ces textes de femmes qui écrivent avant tout pour témoigner de la vie d'une grande figure historique qu'elles ont eu le privilège de côtoyer, qu'il s'agisse de leur mari (comme dans le cas des *Essais de mémoires sur M. Suard* rédigés par la femme de l'académicien proche des encyclopédistes⁹) ou d'une grande princesse (comme dans le cas de Mme de Motteville ou, sur un plan et avec un ton très différent, de Mlle d'Aumale sur Mme de Maintenon ou bien sûr de Mme de Caylus qu'admirait tant Mme de Genlis). Les *Mémoires* de Mme de Sapinaud relèvent également de ce type¹⁰, qui semble globalement assez peu présent dans les Mémoires de grandes dames ayant vécu la Révolution mais qui est très représenté dans les Mémoires des Vendéennes : parmi ceux que nous considérons ici, seuls ceux de la femme soldat Renée

6. Mme de La Rochejaquelein, *Mémoires (1772-1857)*, Paris, Mercure de France, coll. « Le Temps retrouvé », 1984, p. 95.

7. Mme de Genlis, *Mémoires de Madame la marquise de Bonchamps, rédigés par Mme la comtesse de Genlis, suivis des pièces justificatives*, Paris, Baudouin frères, « collection des Mémoires relatifs à la Révolution française », 1823, p. 19.

8. *Ibid.*, p. 14.

9. Ils furent publiés chez Firmin-Didot en 1820, donc après la mort de Suard et du vivant de son épouse.

10. Toujours parmi les Mémoires féminins sur la Révolution, on pourrait aussi citer, dans le camp opposé, les *Mémoires* de Charlotte Robespierre sur ses deux célèbres frères, publiés après sa mort en 1834 par le légataire de ses papiers, et réédités par Jean-Clément Martin, Paris, Nouveau Monde éditions, 2006.

Bordereau font exception. La représentation du militaire héroïque semble toujours prédominer, le cas de Renée Bordereau, femme soldat, étant par conséquent le seul à mettre au premier plan une figure féminine, avec cette importante réserve que le comportement de Renée Bordereau ne se différencie en rien de celui des autres soldats, à ceci près qu'elle est encore plus héroïque que nombre d'entre eux : à aucun moment elle ne se définit comme une femme dans la guerre. Écrivant – ou prétendant écrire – avant tout l'histoire de leurs époux et des combattants de la Vendée, les femmes de l'aristocratie ne prétendent du reste nullement être des auteurs. Comme, il est vrai, nombre de mémorialistes de l'époque et antérieurs, elles écrivent en collaboration avec un auteur confirmé : Mme de la Rochejaquelein donne son texte à corriger à Barante, homme politique et historien, même s'il est aujourd'hui reconnu qu'elle peut à juste titre être considérée à part entière comme l'auteur des *Mémoires* ; elle insiste du reste longuement sur cette collaboration dans son « avant-propos ». Mme de Bonchamps, nous l'avons dit, choisit quant à elle de faire rédiger intégralement son texte par Mme de Genlis, laquelle s'en explique dans une « préface » où elle affirme avoir travaillé à partir de cahiers écrits par Mme de Bonchamps et les avoir suivis scrupuleusement.

Pourquoi alors surtout des femmes pour évoquer le quotidien des combats et de la vie de la Vendée en guerre, l'héroïsme des chefs et des soldats lors des grandes batailles ? Une première réponse semble s'imposer : les mémorialistes citées tirent leur légitimité de leur statut de veuves des héros. Ceux-ci, par définition, ne pouvant écrire leur épopée, leurs épouses prennent le relais à la fois pour relater et célébrer leurs exploits, tout en ne manquant pas de souligner leur absence de compétences en matière de stratégie militaire, et pour chanter leur mort grandiose et déchirante qui les transforme en martyrs, dans la perspective de défense des valeurs chrétiennes, un enjeu de plus en plus essentiel dans la mémoire de la Vendée. Ces femmes sont donc d'emblée promues à la fois dans un rôle de témoins – sans avoir combattu, elles ont souvent suivi l'armée, vu les batailles d'assez près et en tout état de cause très bien connu le quotidien des villages cernés par les Bleus –, d'auteurs épiques ou s'inspirant des procédés de l'épopée et d'hagiographes ayant eu le douloureux privilège de côtoyer personnellement les martyrs. Si le premier et le dernier rôle peuvent assez aisément être endossés par des auteurs femmes, l'emprunt à l'épopée pose davantage problème.

Quelques femmes ont certes pu, dès l'Ancien Régime, écrire des poèmes épiques, mais elles restent peu nombreuses, et surtout la position des veuves de la Vendée, nécessairement en marge des combats eux-mêmes, constitue une difficulté pour elles au moment de prendre la plume. Voulant apparaître comme des mères et épouses chrétiennes et martyres elles-mêmes, elles peuvent difficilement se mettre au premier plan, se présenter comme expertes en stratégie militaire et vanter le courage dont elles font

elles-mêmes preuve auprès de leurs compagnons, la modestie étant de règle et les qualités masculines et féminines étant en l'occurrence bien distinctes. De plus, si épopées il y a, ce sont en quelque sorte des épopées contées du point de vue d'Andromaque, et ce d'autant plus que les récits continuent après la mort des héros, se centrant alors tous davantage sur un quotidien plus spécifiquement féminin : au récit des combats et des marches de l'armée vendéenne, ces dernières souvent vécues au moins partiellement en famille, récit entrecoupé de scènes d'attente angoissée des nouvelles du front qui se centrent plus spécifiquement sur les femmes, les enfants, les vieillards et les prêtres, succède, dans les textes cités, le récit violemment pathétique des errances des femmes, désormais isolées et davantage encore menacées. Il semble alors que le registre épique, mêlé de forts accents pathétiques, laisse plus uniformément la place à ces derniers. Est-ce à dire que le recentrement sur la protagoniste féminine, le plus souvent accompagnée des personnages de ses enfants ou à leur recherche, entraîne un effacement de l'héroïsme ?

Souffrances masculine et féminine : la mise en évidence d'une unité

La mise en évidence des malheurs subis par les femmes et les enfants innocents, rendue plus prégnante par l'usage de la narration à la première personne et l'effet de voix féminine, participe au fond du même projet d'ensemble que la glorification du courage hors du commun, mais aussi de la profonde charité des chefs vendéens qui, à la différence des abominables Bleus, épargnent souvent les vaincus et respectent femmes, enfants et vieillards : il s'agit de glorifier un camp et d'en diaboliser un autre, dans une optique très ouvertement manichéenne qui s'inscrit dans les polémiques du temps sur la politique et l'Histoire, mais aussi sur la place de la religion dans la société française. Là où les Bleus irréguliers sont souvent moins héroïques et plus cruels à la fois que les Blancs, le comportement de ceux-ci prouve à la fois leur valeur et leur éléction par Dieu. Les hommes tombés au combat comme les veuves errantes sont des martyrs, et souffrances masculines et féminines se rejoignent sur ce plan. De plus, parce que l'épopée de la Vendée se veut une épopée chrétienne, la mise en évidence de la valeur des héros masculins se double, plus encore que dans les autres épopées, d'une mise en évidence de leurs côtés profondément humains et de leurs souffrances : de là l'importance particulière de ces points de vue de femmes qui humanisent fortement le regard porté sur les héros, les montrant aussi en maris et parfois en pères. Parallèlement, la présence de femmes faibles mais aimantes, et rendues fortes par l'amour conjugal et maternel, est nécessaire à la mise en évidence de la cruauté des Bleus, qui osent s'acharner sur ces créatures exemplaires, véritables martyres de la cause chrétienne, à la fois humbles et fortes là où les chefs sont ouvertement admirables.

Un parallèle semblable pourrait être établi au sujet de l'écriture du corps souffrant, évocation indirecte des souffrances christiques des martyrs.

Cette écriture concerne certes au premier chef le corps féminin, et notamment maternel, maltraité par les privations et l'errance : corps de femmes enceintes ou affaiblies par leurs accouchements, corps de femmes épuisées par l'errance et la malnutrition, corps de jeunes enfants malades, tous sont évoqués de façon précise et souvent assez détaillée. Reste que le corps masculin blessé à mort sur le champ de bataille et qui lentement se consume dans de mortelles souffrances n'est pas absent des textes, notamment chez Mme de La Rochejaquelein qui détaille longuement la terrible agonie de son mari Lescure. Apparaissent ainsi des couples de saints martyrs : ces couples peuvent alors apparaître comme une résurgence d'un des schémas des récits hagiographiques consacrés aux martyrs de l'Antiquité qui, à la différence des martyrs plus récents, meurent parfois en couples. Tel n'est certes pas le cas ici, mais les souffrances en couple, comme celles vécues séparément, sont clairement mises en parallèle.

La description des souffrances masculines et féminines est donc par certains côtés très comparable, et l'objectif de ces deux types d'évocation semble bel et bien commun. Reste que ces souffrances ne sont pas exactement les mêmes, et que les textes le montrent très clairement. La partition existe entre un côté masculin ouvertement héroïque, même si le pathétique n'en est pas absent, et un côté féminin plus sentimental et pathétique même si, nous le verrons, la mise en valeur plus discrète du courage au féminin est bien réelle. Le fait que Mme de Genlis définisse l'héroïsme de la Vendée comme un héroïsme venu de l'âme, de l'amour de Dieu, de la dévotion, pourrait certes faire penser que le courage masculin et le courage féminin surgissent d'une source commune voire identique ; tel n'est pourtant globalement pas le cas. On peut penser, là encore, que cette représentation très stéréotypée s'inscrit dans un cadre polémique où il ne s'agit pas d'approfondir le caractère de tel ou tel personnage, pas même la mémorialiste, mais de recourir à des représentations communément partagées, des « lieux » véritablement « communs » de l'imaginaire collectif « blanc » pour mettre en évidence la scélératesse des Bleus qui oppriment l'ensemble d'une population. Sur ce plan, les Mémoires qui nous concernent ne sont pas des textes « autobiographiques » à proprement parler, même si celui de Mme de La Rochejaquelein, le plus long et celui qui en dit le plus sur la mémorialiste, s'en rapproche parfois assez fortement.

La conformité de la plupart des personnages féminins aux rôles sociaux que le catholicisme attribue aux femmes s'inscrit bien dans cette visée de propagande. Mais elle place aussi les mémorialistes dans une position difficile : relatant de leur propre point de vue, elles se doivent, pour construire l'épopée chrétienne de la Vendée, de s'effacer devant les héros qu'elles célèbrent et qui sont les personnages historiques de premier plan qui, certainement, intéresseront le plus les futurs historiens tant espérés qui écriront l'histoire véridique et définitive de ces temps troublés. Elles n'en doivent pas moins apparaître elles aussi, à la fois pour justifier leur savoir sur la

guerre en montrant comment, dans quelles conditions concrètes, elles ont pu l'acquérir, et pour mettre en évidence le caractère horrible de Républicains impies qui s'attaquent aux plus faibles. La présence des femmes est donc essentielle au projet, et tout aussi essentiel leur respect des rôles les plus traditionnels : le comportement des belligérants envers ces mêmes femmes est un facteur discriminant fondamental entre les deux camps.

Des souffrances et un courage plus spécifiquement féminins ?

Mais les mémorialistes n'en mettent pas moins en évidence un quotidien de la guerre différent de celui des hommes, et le courage dont certaines femmes font alors preuve : un courage souvent moins éclatant, aux conséquences historiques assurément plus limité – si ce n'est justement dans la bataille pour la mémoire – que celui des guerriers, un courage du quotidien et au quotidien qui diffère en partie de celui des soldats sans s'y opposer, qu'il importe peut-être d'autant plus de garder et faire garder en mémoire qu'il risque, plus que celui des chefs, de sombrer dans l'oubli. Mais, devant rester fidèles à l'*ethos* de la modestie de la femme chrétienne, les mémorialistes ne peuvent faire aussi explicitement leur éloge que celui des héros. Énoncer ou simplement représenter simultanément toutes leurs qualités, courage et modestie féminine, effacement et actes frôlant l'héroïsme, risque de s'avérer contradictoire. C'est pourquoi la mise en évidence des actes de courage féminins s'accompagne souvent de précautions, comme lorsque Mme de Bonchamps affirme que tout son courage lui vient de son mari qui le lui insuffle quasi magiquement, ce qui renforce du reste implicitement l'assimilation de cet homme profondément bon et courageux à un saint :

Mon mari loua beaucoup mon courage, ce qui me fit supporter sans peine toute cette fatigue. Je n'étais occupée que du soin de mériter ses éloges ; ce premier essai de mes forces physiques et morales me fit connaître qu'avec le désir d'obtenir l'approbation de ce qu'on aime, et en s'interdisant les démonstrations de frayeur, on peut facilement supporter sans frayeurs les plus grands dangers¹¹.

L'évocation de ce courage né de l'amour conjugal ou maternel placé par l'Histoire dans des conditions hors du commun peut aussi se faire par un simple récit d'allure neutre, sans commentaire développé ni jugement explicite : lorsque Mme de La Rochejaquelein mentionne les actions qu'elle entreprend pour tenter de sauver sa mère malade et ses jeunes fillettes qui, après la mort de Lescure et la déroute de l'armée vendéenne, dépendent complètement d'elle, elle se contente de démontrer en quelque sorte son courage par le simple compte rendu de ses actes, ainsi que par l'affirmation réitérée qu'elle était mue par l'amour qui l'anime. De plus, le courage de la jeune veuve s'inscrit dans un cadre qui n'a plus rien du cadre grandiose

11. Mme de Genlis, *op. cit.*, p. 6-7.

des batailles : c'est celui de l'errance, déguisées en paysannes, de la ruse permanente et de la lutte contre le risque de dénonciation, mais aussi très concrètement la misère et la maladie, cette misère et cette maladie qui se retrouvent dans certains Mémoires de femmes de l'aristocratie émigrées comme Mme de Ménéville ou la duchesse de Saulx-Savannes : femmes à peine accouchées contraintes à l'errance, femmes allaitantes ou suivies de très jeunes enfants, composent le cortège pathétique de ces textes. Chez Mme de Sapinaud, on retrouve parfois ces tableaux collectifs de femmes victimes, souvent en famille. Chez Mme de la Rochejaquelein, des tableaux du même type sont souvent accompagnés de la mention de l'immense dévouement dont font preuve les mères envers les filles (ou les fils en bas âge), et réciproquement : il y a là encore une forme de courage féminin, mû par les sentiments filiaux et maternels mais aussi par l'amour conjugal lorsque l'épouse, qui pourrait aller se mettre à l'abri loin des combats, refuse de se séparer de son époux. Ce type de courage féminin peut se manifester dans des scènes obscures et sans éclat, ainsi lorsque Mme de Lescure se voit proposer un abri loin de Lescure : « Je ne voulus pas le quitter, ma mère refusa de se séparer de mon père, et ma tante de ma mère¹² ». Ce que mettent ainsi en évidence les *Mémoires* de Mme de La Rochejaquelein, qui sont plus développés et plus centrés sur la figure de la mémorialiste, c'est un cheminement personnel, une forme d'apprentissage dans la douleur *via* tous ces actes de courage au quotidien : l'ancienne enfant gâtée des salons de Versailles, telle qu'elle se décrit dans son récit d'enfance au début de ses *Mémoires*, devient une jeune femme dévouée et qui apprend à surmonter ses peurs. La mise en évidence de cette évolution de la personnalité confère au texte une indéniable dimension autobiographique, absente des autres textes, si toutefois on prend, comme le fait Philippe Lejeune, le critère de la présence d'une « histoire de la personnalité » pour un critère définitoire essentiel de l'autobiographie. La figure de la jeune Mme de Lescure prend ainsi dans le texte une densité qui la détache nettement, faisant d'elle, à partir du moment où elle est séparée des hommes de l'armée, le personnage central de l'histoire. Il est toutefois à noter que la fin des *Mémoires* revient sur les héros, donnant sur chacun d'eux, et sur leur sort ultime, une sorte de bilan synthétique : ces bilans regroupés leur rendent leur importance

12. Mme de La Rochejaquelein, *op. cit.*, p. 296. L'article de François Raviez, « Les trois petites filles mortes », s'attarde, quant à lui, sur les évocations par Mme de La Rochejaquelein de la perte de ses trois fillette nées de son mariage avec Lescure et victimes de la guerre, de la malnutrition et des maladies qu'elle entraîne. Toutes trois sont décédées en bas âge et leurs morts évoquées assez rapidement. François Raviez y voit une sorte de clé de lecture du texte. De fait, on peut remarquer que le récit très bref de la mort de la dernière fillette constitue les derniers mots du texte des *Mémoires* proprement dits, si l'on en excepte le « Supplément », qui est de rédaction postérieure. Voir François Raviez, « Les trois petites filles mortes ou Mme de La Rochejaquelein mère et marquise en ses *Mémoires* », dans Jean Garapon (dir.), Actes de la journée d'études de Tours sur « Mémoires du XVII^e et du XVIII^e siècles : nouvelles tendances de la recherche », *Cahiers d'histoire culturelle*, Université de Tours, 2003, p. 71-80.

première. Si le texte s'ouvrait sur l'évocation de l'enfance de la future mémorialiste en enfant choyée à Versailles, il se clôt sur la célébration douloureuse de la mémoire des héros.

Ce courage des filles et des mères peut parfois se manifester dans un cadre historique plus éclatant, avec davantage de témoins, ainsi que lorsque sont relatées les morts héroïques de femmes sur l'échafaud. Au soldat qui lui propose de la sauver en l'épousant, alors que sa mère a été exécutée, une toute jeune fille répond « fièrement » qu'elle préfère la mort, qui la délivre d'un monde devenu si atroce que l'on ose y proposer aux filles d'épouser les bourreaux de leurs propres mères en échange de la vie¹³.

L'évocation du corps masculin souffrant est souvent différente : le sang des blessures reçues en combattant apparente le corps masculin menacé par l'agonie au corps du héros épique mais surtout au corps du Christ, ce qui permet, dans les Mémoires de Mme de La Rochejaquelein, de faire apparaître à ses côtés les figures de ses amis, autres Simon de Cyrène, qui portent son brancard, et surtout de sa femme qui tente d'accompagner ses derniers instants et, telle Marie auprès du Christ, subit mille douleurs en le voyant souffrir.

Il arrive toutefois que la représentation du courage féminin, ou du rôle important joué par les femmes, soit plus nette, mais toujours de façon épisodique. La femme du général joue ainsi un rôle clé d'intermédiaire entre les prisonniers républicains et l'armée blanche, sollicitant souvent la grâce des condamnés. Elle est dans son rôle traditionnel d'intercession au nom de la charité chrétienne ; comme Marie, c'est par sa maternité qu'elle est conduite à la pitié envers les hommes coupables. Dans le cas de Mme de Bonchamps, on trouve une légère variation de ce schéma : c'est en tant que veuve de Bonchamps, et non en tant que mère pleine de compassion, qu'elle obtient la grâce des condamnés. Si Mme de Sapinaud agit avant tout à la demande des condamnés eux-mêmes, qui la supplient d'intervenir, Mme de Bonchamps, devenue veuve, prend d'elle-même l'initiative. Sa légitimité, précise-t-elle, lui vient de la mémoire de son mari, si respectée par les soldats, lui qui était justement un homme bon et plein de compassion. Les qualités proprement féminines de la mémorialiste, telle la compassion maternelle, ne sont donc pas mises en évidence : la bonté de feu Bonchamps a été en quelque sorte transmise à sa veuve qui en est la gardienne. Ce rôle, qui lui est bien féminin, de pleureuse et de gardienne du souvenir, Mme de Bonchamps le revendique, affirmant que le succès qu'elle obtint à cette occasion fut « la première consolation qu'[elle ait] reçue¹⁴ » de Dieu après son veuvage.

13. Mme de Sapinaud, *Mémoires de Madame de Sapinaud sur la Vendée*, Troisième édition corrigée et augmentée, Paris, Baudouin frères, « collection des Mémoires relatifs à la Révolution française », 1824, p. 91.

14. Mme de Genlis, *op. cit.*, p. 58.

Toujours dans la même optique, elle prend une unique initiative militaire (« j'exhortai vivement les artilleurs à se porter en hâte sur le champ de bataille¹⁵ »), là encore uniquement en tant que veuve du général, ce qui lui vaut la quasi vénération des soldats. Il lui apparaît toutefois indispensable de répéter qu'elle ne se prend pas pour autant pour une héroïne, signe qu'elle percevait le risque comme bien réel :

[E]n rapportant des actions qui se trouvent si rarement dans la vie d'une femme, je ne prétends point me faire passer pour une héroïne. Mon obéissance pour M. de Bonchamps avait été sans bornes, et pendant tout le temps qu'a duré la guerre, tout ce que j'ai fait m'a été inspiré par le désir de rendre hommage à sa mémoire. Soutenir sa cause et porter dignement son nom étaient des motifs si puissants sur mon âme, *qu'ils m'élevaient naturellement au-dessus de moi-même*¹⁶.

Ce passage emblématique est comme redoublé, à la fin du texte, par le bilan suivant :

Je n'avais même pas à me reprocher de m'être engagée dans ces aventures extraordinaires, par ambition et par des sentiments de vaine gloire; je n'avais été qu'une épouse affectionnée et toujours obéissante; j'avais aimé sincèrement la cause qu'avait défendue mon mari [...]¹⁷.

Ce qui effraye Mme de Bonchamps qui s'est montrée entourée par les soldats, c'est peut-être d'être prise pour une de ces combattantes de la Contre-Révolution qui firent tant couler d'encre dès l'époque : les fameuses « amazones ».

La polémique autour des « amazones » de la Vendée

La figure de la femme combattant à cheval, travestie ou non en homme, connaît une forte résurgence pendant la Révolution : comme le rappelle Jean-Clément Martin, il y en eut dans les deux camps, même si ce sont les combattantes royalistes qui sont restées les plus célèbres. Entre réalité et fiction, la représentation de cette figure féminine mobilise souvent le mythe des Amazones, ce mythe qui fut si souvent utilisé dans la littérature de l'âge baroque comme archétype de la « femme forte », aux qualités viriles, et au cœur et au courage valant celui d'un homme. L'amazone est donc une figure polémique qui, comme le remarque Sylvie Steinberg¹⁸, est « une référence quasi obligée dans toutes les œuvres de “défense des femmes” qui ont fleuri dans les années 1540 » et au xvii^e siècle. Ces débats autour

15. Mme de Genlis, *op. cit.*, p. 59.

16. *Ibid.*, p. 60. Nous soulignons.

17. *Ibid.*, p. 81.

18. Sylvie Steinberg, *La Confusion des sexes : le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Fayard, 2001, Troisième partie, chap. viii : « Nobles Amazones et féminisme égalitaire », p. 231-232.

de la valeur féminine ont fortement imprégné l'imaginaire collectif de la noblesse, ce qui peut expliquer en partie que la mémoire collective de la Révolution ait davantage retenu les combattantes de la Contre-Révolution que celles du camp opposé :

[I]l a été alors plus difficile pour les femmes révolutionnaires de trouver leur place dans le nouveau système qui s'instaurait que pour leurs *alter ego* contre-révolutionnaires. Là où ces dernières peuvent prolonger des habitudes (même si le cadre de leurs interventions a changé (elles protègent par exemple les prêtres réfractaires, ce qui renverse les relations hommes/femmes !), les femmes révolutionnaires doivent tout inventer [...] ¹⁹.

Or les Mémoires des Vendéennes que nous étudions prononcent sur les femmes combattantes un jugement très ambigu. Tous reconnaissent qu'il y eut des combattantes, mais, à l'exception des *Mémoires* de la femme soldat Renée Bordereau, la plupart ne les font apparaître que de façon périphérique, comme si ces figures embarrassaient les mémorialistes, ce que confirment les quelques pages que leur consacre Mme de La Rochejaquelein, pages sur lesquelles nous allons revenir. Cet embarras peut s'expliquer par la réputation de femmes légères, travesties pour suivre leurs amants ou en totale rupture de ban, dont souffrent, depuis l'Ancien Régime au moins, les femmes qui suivent l'armée. C'est pourquoi Sylvie Steinberg insiste sur la chasteté comme composante essentielle du mythe de l'Amazone tel que l'ont réélaboré les textes favorables aux femmes de l'âge baroque²⁰. Cette prégnance du soupçon envers les femmes qui combattent peut expliquer le malaise ressenti par nos mémorialistes, d'autant plus que le mythe des Amazones a connu une relative éclipse au XVIII^e siècle après la floraison du début du XVII^e siècle. De plus, attachées à se représenter en épouses et mères chrétiennes, nos mémorialistes doivent choisir entre des représentations à première vue incompatibles. Même la figure de Jeanne d'Arc, qui aurait pu leur servir de point d'appui²¹, peut poser problème pour celles qui tiennent avant tout à se représenter aux côtés de leurs maris et enfants.

La stricte partition entre rôles masculins et féminins, que nous avons analysée précédemment, semble, de façon à première vue étonnante, tout aussi admise dans les *Mémoires* de Renée Bordereau, femme soldat, que dans ceux des dames nobles femmes de chefs vendéens. Pour un lecteur contemporain, il y a dans ce texte une zone d'ombre, celle de la question du caractère social des rôles masculins et féminins, et ce du fait de la facilité avec laquelle Renée passe durablement pour un homme, en adoptant le costume et les manières. Mais les *Mémoires* n'ont rien du texte trouble qu'ils pourraient constituer : Renée est une fille vertueuse, qui veut venger sa famille et surtout

19. Jean-Clément Martin, *La Révolte brisée : Femmes dans la Révolution française et l'Empire*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 123.

20. Sylvie Steinberg, *op. cit.*, p. 235.

21. *Ibid.*, Première partie, chap. III : « Saintes guerrières ou débauchées ? », p. 55-90.

son père massacrés par les Bleus, et elle mentionne à plusieurs reprises, sans du reste daigner s'attarder sur la question, que sa vertu, son honnêteté et son courage sont reconnus par ses anciens camarades qui en témoignent pour elle. Les rumeurs persistantes, qui associent, conformément à la tradition, fille travestie et fille débauchée, ne sont pas évoquées par Renée Bordereau. Elle choisit d'ignorer purement et simplement la polémique de l'époque sur les fameuses amazones de la Vendée et de la chouannerie. Elle n'est pas une femme combattant à cheval, elle est, le temps des combats, le soldat Langevin. Elle se comporte exactement comme les soldats vendéens dans leur ensemble, c'est-à-dire qu'elle a à cœur de défendre et protéger leur faiblesse, ainsi que celle des vieillards et des enfants.

Sur ce plan, on ne peut vraiment qualifier Renée Bordereau d'androgynisme : à la différence de Jeanne d'Arc par exemple, à laquelle elle se compare visiblement sans cesse, quoique de façon implicite, elle ne se contente pas de prendre des initiatives et de mener les batailles, elle tue de ses propres mains l'ennemi, et combat tant à cheval qu'à pied, directement plongée dans la mêlée, et le dit et répète très explicitement, avec une manifeste fierté. À aucun moment, elle ne rattache son attitude à une quelconque pitié qu'elle éprouverait pour ses semblables, à une identification aux autres femmes ; bien au contraire, et sans jamais le proclamer, elle met clairement en évidence, par le seul récit de ses actes, qu'elle est très différente des autres femmes, lesquelles ressemblent globalement beaucoup aux figures féminines qui apparaissent dans les autres Mémoires de Vendéennes. Cette ressemblance souligne la cohérence globale d'un imaginaire des femmes dans les Mémoires sur la Vendée ; rappelons d'ailleurs que le texte de Renée Bordereau est commandité par Mme de La Rochejaquelein dont les *Mémoires*, au texte assurément beaucoup plus élaboré que celui du soldat Langevin, abordent au contraire directement la question des femmes combattantes pour nier avec énergie l'existence de celles-ci.

Si Mme de La Rochejaquelein accepte de cautionner le texte de Renée Bordereau, dont la réputation de haute vertu lui est probablement connue, ses *Mémoires*, dont elle commence du reste la rédaction en 1798, soit très antérieurement à la commande de Renée Bordereau, n'en mettent pas moins, à leur manière, en évidence le caractère hors-normes – et qui doit le rester – de l'expérience de cette dernière. Décidée à réfuter la légende des amazones, la mémorialiste entreprend d'énumérer très précisément toutes les femmes, fort peu nombreuses, qui combattirent effectivement pour la Vendée (son compte est assez imprécis, mais on peut en déduire qu'il y eut au maximum dix femmes concernées) :

Voilà, je crois, toutes les femmes qui ont porté les armes. On a fait mille contes : on a beaucoup dit que moi-même je me battais ; je conviens [...] que je n'en ai jamais eu la volonté ni le courage²².

22. Mme de La Rochejaquelein, *op. cit.*, p. 258.

La portée polémique du passage est explicite : la mémorialiste entend purifier la réputation de l'armée vendéenne que pourrait atteindre les contes relatifs à la forte présence des femmes dans ses rangs. Ce n'est pas un hasard si, dans un passage très différent, le portrait de son futur mari au début des *Mémoires*, elle insiste sur sa chasteté et sa morale austères, son horreur du libertinage, hélas bel et bien répandu dans la société aristocratique de l'Ancien Régime, et notamment chez le propre père et l'oncle de Lescure. De cette aristocratie légère, la Vendée chrétienne entend très fortement se distinguer. Lescure, rapporte sa femme, a fait savoir dès le début qu'il ferait tondre puis chasser toute femme déguisée surprise dans l'armée : il leur appliquerait donc sans hésiter le châtiment infamant réservé aux prostituées ou aux femmes adultères. L'affirmation réitérée de la peur que ressent Mme de La Rochejaquelein, alors Mme de Lescure, face aux dangers, et de sa faiblesse globale opposée à l'héroïsme de son mari, prend alors un autre sens que ceux que nous avons précédemment évoqués : il s'agit de démontrer par l'exemple au lecteur qu'elle n'a pas été, qu'elle n'a pas pu être, une de ces ambivalentes figures d'amazone qui fascinent l'époque.

L'attitude de la mémorialiste face aux quelques femmes soldats, dont elle concède la grande valeur, est alors fortement teintée d'ambiguïté. Si Lescure reste globalement hostile, l'attitude de sa femme semble plus ambiguë. Évoquant la femme soldat Jeanne Robin, elle évoque le secret qui la lie à cette dernière : la jeune fille aux abois est venue dévoiler à la femme du général son secret, que Mme de Lescure choisit de garder sans le partager avec son mari. Elle ne fait que partiellement sien le point de vue sévère de Monsieur de Lescure :

Je lui promis non seulement de garder le secret, mais encore de la prendre chez moi après la guerre, si elle était vertueuse ; au contraire, si c'était le libertinage qui la faisait suivre l'armée, je la dénoncerai moi-même ; je lui dis que j'allais écrire à son vicaire, homme de mérite et frère des braves Texier, les héros de Courlay, pour connaître sa conduite ; elle m'en parut fort aise, m'assurant qu'il savait qu'elle se battait pour son Dieu et pour son Roi²³.

Mme de Lescure soumet donc la jeune combattante au jugement des autorités religieuses – le vicaire – et masculines – le vicaire est le frère de héros militaires – mais elle ne l'en protège pas moins des possibles foudres du général son mari. La relation de la mort au combat de la jeune fille est pareillement ambivalente : tout en racontant avec précision ses faits d'armes, mettant en évidence son courage et son dévouement à Lescure, la mémorialiste ne lui accorde pas d'éloge funèbre : « On la perdit de vue depuis, et comme on trouva le corps d'une femme parmi les morts, on a toujours cru qu'elle avait été tuée dans la mêlée, où elle se précipitait comme une furieuse²⁴. »

23. Mme de La Rochejaquelein, *op. cit.*, p. 256.

24. *Ibid.*, p. 257.

Mme de La Rochejaquelein fait en revanche très ouvertement l'éloge de « deux jeunes filles, l'une de quatorze ans, qui allaient à la guerre et se battaient avec un courage héroïque²⁵ ». Elle évoque aussi Renée Bordereau, qui combat « avec la plus éclatante bravoure », d'une « incroyable valeur », tout en ajoutant que la combattante lui parut « d'une taille ordinaire et fort laide²⁶ ». Le mélange d'admiration et de perplexité est là encore très apparent ; apercevant pour la première fois la plus célèbre des femmes soldats, Mme de Lescure la juge d'abord sur son physique et notamment sur son absence de beauté, en tant que femme, conformément à la façon dont les femmes soldats, avec leur allure virile, sont couramment décrites sous l'Ancien Régime²⁷. C'est dans cette tradition que choisit de s'inscrire Mme de La Rochejaquelein, et non dans le mythe baroque et précieux des Amazones avec lesquelles, il est vrai, les combattantes issues du peuple n'ont sans doute que bien peu à voir pour la noble mémorialiste élevée à Versailles. La notation sur la laideur de Renée Bordereau peut être mise en parallèle avec un épisode du début des *Mémoires* dans lequel la fillette, rencontrant le chevalier d'Éon alors habillé en femme, éprouve une véritable répulsion mêlée de peur pour « cette singulière demoiselle²⁸ » dont la laideur lui inspire dégoût et effroi. Homme habillé en femme ou femme habillé en homme se ressemblent étrangement et sont jugés de façon similaire : le mélange et l'ambiguïté des genres ne peuvent, semblent suggérer ces deux passages, que susciter la laideur et inspirer la répulsion que provoque la monstruosité, comme l'explicite l'anecdote relative au chevalier d'Éon.

Le courage féminin pendant la guerre de Vendée n'est donc nullement nié par Mme de La Rochejaquelein, pas plus que par les autres mémorialistes ; mais il s'agit d'un courage hors normes et destiné à le rester, qui soit ne concerne qu'une infime minorité (les femmes soldats) soit se met à concerner l'ensemble de la population féminine dans des circonstances exceptionnelles et dramatiques, dont la monstruosité même joue comme facteur d'explication, c'est-à-dire après le passage de la Loire et la déroute de l'armée des Blancs :

Les femmes ne suivaient pas l'armée, tant qu'elle fut dans la Vendée ; après le passage de la Loire, on ne les entendra jamais pousser un cri de frayeur ; on les verra rallier, encourager les soldats, mais point se battre ; cependant il est sûr que dans le Bocage, quand les Bleus en déroute passaient dans quelque village, les femmes et leurs enfants leur jetaient des pierres, et de cette manière plusieurs ont été pris ou tués. Cela est bien différent du bruit répandu par l'ennemi que, nouvelles Amazones, nous marchions à la

25. *Ibid.*, p. 257.

26. *Ibid.*, p. 258.

27. Sylvie Steinberg, *op. cit.*, p. 166.

28. Mme de La Rochejaquelein, *op. cit.*, p. 71.

guerre ; ils l'ont répété pour atténuer les horreurs qu'ils ont commises en massacrant tout impitoyablement²⁹.

Dans les *Mémoires* de Mme de La Rochejaquelein, le « nous » est très souvent employé pour désigner l'ensemble des combattants et de leurs familles, la Vendée soulevée comme une unité ; ici, fait beaucoup plus rare, il désigne spécifiquement l'ensemble des Vendéennes. Dans le premier cas, l'emploi du « nous » réalise en quelque sorte l'unité du groupe, hommes combattants et non combattants (femmes, enfants, prêtres et vieillards), et peut aussi contribuer à fonder en droit la légitimité du récit de la mémorialiste qui se retrouve, grâce à cet artifice énonciatif, complètement associée aux combattants, et donc apte à parler en leur nom (ce procédé se retrouve dans les autres *Mémoires* étudiés). Dans le second cas, apparaît éphémèrement une communauté proprement féminine. Ces figures féminines apparaissent en deux temps, d'abord encore à l'arrière-plan du combat, encore en lien avec les hommes des Blancs qu'elles encouragent, puis seules face aux combattants dans les villages. Ces deux vignettes condensent en quelque sorte le cheminement d'ensemble de la jeune Mme de Lescure elle-même : les *Mémoires* la montrent d'abord accompagnant l'armée puis, devenue veuve et livrée à elle-même avec sa mère malade après le fameux passage de la Loire, réduite à ne compter que sur elle-même pour survivre, et faisant alors, à sa façon, preuve de cet héroïsme au quotidien, de ce courage non éclatant dont nous avons parlé.

Mme de La Rochejaquelein prend toutefois bien soin de préciser que, même après l'événement fondateur du passage de la Loire, qui a profondément transformé le comportement féminin, les femmes ne combattent pas directement (et donc ne tuent pas) : elles restent dans un rôle d'encouragement des combattants, rôle très ancien et diversement attesté, mais aussi peut-être référence implicite au comportement de Jeanne d'Arc dans les combats (à cette différence essentielle près que ces femmes-ci ne dirigent nullement la bataille). Quant aux femmes qui tuent à coup de jets de pierres, elles le font dans un contexte que nous qualifierions de nos jours de guérilla, mues par le désespoir et d'ailleurs associées à leurs enfants : la présence de ces derniers rappelle que ces meurtrières sont aussi et avant tout des mères. L'héroïque jeune fille qui apparaît plus loin dans le texte, « très grande et d'une beauté remarquable », est « comblée d'éloges » par l'ensemble de l'armée : « mon père l'interrogea, elle lui dit qu'elle était de la paroisse de *Tout-le-Monde*, une des plus braves de la Vendée, où, pendant que les hommes étaient à l'armée, les femmes montaient la garde³⁰ ». Même si la jeune fille a réalisé l'arrestation d'un espion, son exploit s'inscrit dans le cadre d'un strict partage des rôles sexués : les hommes, mobiles, partent au combat, les femmes restent au village, gardiennes de celui-ci. Le fait

29. Mme de La Rochejaquelein, *op. cit.*, p. 258.

30. *Ibid.*, p. 272.

que des femmes comme Mme de Lescure veuve et sa mère soient réduites à errer, qui plus est seules et sans hommes, apparaît donc bien comme une aberration et une monstruosité de la guerre. Mme de Sapinaud va même plus loin, en se présentant comme ne suivant pas du tout l'armée : elle reste à Mortagne pendant que les hommes partent à la guerre, et là elle reçoit et rassemble tous les chefs vendéens dans sa maison, point de ralliement et de convergence. Là encore, seule l'aggravation de la situation, la mort de Sapinaud et la recherche de sa fille qui, à la différence de Mme de Sapinaud, a passé la Loire, condamneront la veuve à l'errance.

Il n'y aurait donc eu que très peu de « nouvelles Amazones ». Le caractère hostile aux hommes de ces figures mythologiques, qui forment une véritable contre-société, ne pouvait s'intégrer au projet de Mme de La Rochejaquelein de représenter la Vendée comme une communauté chrétienne soudée autour de valeurs familiales fortes. De plus, le terme d'« amazones » ne peut manquer d'évoquer les fameuses amazones de Charette³¹ ; or Mme de La Rochejaquelein donne globalement une image assez négative de ce dernier, accusé de s'être à plusieurs reprises mal comporté envers la fraction de l'armée où commande Lescure. Le comportement et la personnalité de Charette, connu pour sa bravoure mais aussi

31. La présence de femmes combattantes du côté vendéen est attestée par les témoignages d'époque, même si la question de leur nombre et de leur rôle exacts anime encore bien des discussions intenses parmi les historiens. La présence de ces femmes en armes, parfois travesties en hommes, est en effet dès le début du XIX^e siècle un objet de fascination et sans doute de fantasmes intenses, du côté des opposants à la Révolution comme de celui des Républicains. Parmi ces femmes, celles qui ont suivi Charette sont assez vite surnommées les « amazones », terme popularisé par l'historiographie romantique naissante : Michelet notamment voit dans la Vendée une guerre de femmes et de prêtres également fanatiques, qu'il oppose à la virilité républicaine. Ces femmes sont aussi l'objet de représentations troubles, ambivalentes : femmes s'emparant des symboles virils des armes et de la chevauchée, furent-elles des héroïnes ou des fanatiques religieuses... ou encore les maîtresses de Charette éperdument dévouées à leur chef et amant ? Les femmes furent-elles réellement combattantes, les armes à la main, ou seulement (et de façon plus traditionnelle) espionnes, messagères et infirmières ? Mme de La Rochejaquelein s'élève contre les constructions de l'historiographie romantique au nom de la véracité de celle qui a vu de ses yeux les faits, ainsi que du point de vue de la veuve de Lescure, dans le cadre des rivalités et divisions qui purent s'élever entre les différents chefs vendéens (Charette d'un côté, La Rochejaquelein et Lescure de l'autre par exemple) ; mais elle refuse aussi sans aucun doute les représentations ambiguës qui entourent les amazones. Pour une étude des femmes soldats sous la Révolution et de leurs représentations, voir notamment l'article de Jean-Clément Martin, « Travestissements, impostures et la communauté historienne. À propos des femmes soldats de la Révolution et de l'Empire », *Politix*, n° 74, 2006/2 (<http://www.cairn.info/revue-politix-2006-2-page-31.htm>) et pour une étude globale du travestissement (féminin et masculin) sous l'Ancien Régime, incluant la figure de l'Amazone, le livre déjà cité de Sylvie Steinberg, *La Confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Fayard, 2000. Ces deux auteurs abordent notamment la difficile question d'une possible dimension contestataire dans les itinéraires et les choix des femmes soldats/travesties et celle de leur perception par leurs contemporains immédiats.

pour ses moeurs assez légères, ne peuvent pas non plus manquer de poser problème. La présence des amazones à ses côtés peut être utilisée pour entacher la gloire de la Vendée et faire soupçonner de débauche l'armée blanche. C'est aussi pour cette raison que Mme de La Rochejaquelein se doit à tout prix de réfuter la rumeur qui fait d'elle et de ses compagnes des amazones.

Le fait qu'elle se décrive souvent à cheval, cet animal emblématique de l'amazone, peut donc apparaître d'une importance cruciale. Renée Bordereau l'évoque fréquemment dans ses récits de combats, elle insiste aussi beaucoup sur le fait qu'elle a souvent le courage de quitter le cheval pour descendre combattre à pied, dans la mêlée. Mme de La Rochejaquelein, au contraire, relate que seule l'insistance de son mari a pu la décider à apprendre à monter :

M. de Lescure et Henri [de La Rochejaquelein] s'étaient amusés depuis quelque temps à m'apprendre à monter à cheval ; j'avais une telle peur, que j'en pleurais ; eux à pied me tenaient chacun une main, et un domestique la bride de mon cheval. M. de Lescure trouvait avec raison qu'il fallait me forcer à apprendre : cela pouvait me devenir nécessaire dans un temps de révolution³².

C'est la première d'une suite de scènes qui vont nous montrer Mme de Lescure à cheval, ayant vaincu sa peur, mais jamais pour combattre. La première de ces scènes la montre exhortant les paysans à se battre³³, mais l'approche des Bleus se révèle une fausse alerte : non sans humour, la mémorialiste montre que son courage n'a en l'occurrence servi à rien... Elle remonte ensuite à cheval³⁴ pour prévenir Lescure, qui est au combat, que sa belle-mère est malade : elle sert donc d'intermédiaire entre le monde du front où sont massivement présents les hommes et le monde de l'« arrière », peuplé de femmes, enfants, prêtres et vieillards, et sa chevauchée s'inscrit dans un cadre familial et non politique ou militaire.

Les femmes mémorialistes de la Vendée, insistant sur le pathétique de leur situation, s'inscrivent par certains côtés pleinement dans les Mémoires des femmes aristocrates de leur époque : comme elles et notamment comme les émigrées, elles insistent sur les souffrances de femmes démunies que rien n'avait préparé à cela, souffrances psychologiques de filles, femmes et mères, souffrances physiques de corps fragiles épuisés par l'errance et la misère. Même si les hommes de l'aristocratie émigrée insistent aussi sur cette misère, les femmes mettent particulièrement en évidence ce qui est vu comme le scandale d'une souffrance hors normes, scandaleuse, qui n'a pas

32. Mme de La Rochejaquelein, *op. cit.*, p. 138.

33. *Ibid.*, p. 217.

34. *Ibid.*, p. 269-270.

à être et n'aurait jamais dû être, et qui est supposée mettre en évidence le caractère proprement monstrueux de la Révolution. C'est pourquoi, lorsque la situation les amène à endosser des rôles masculins ou, ce qui est plus fréquent, à devoir se tirer d'affaire seules sans pour autant s'identifier le moins du monde aux hommes, elles présentent cela comme le fruit d'une situation exceptionnelle qui doit rester temporaire. Significativement, Mme de Genlis/Bonchamps conclut ses *Mémoires* en proclamant : « je redevenais mère ». Ces femmes eurent à mobiliser des modèles parfois bien peu compatibles, entre amazone et Andromaque : à la différence de cette dernière toutefois, Mme de La Rochejaquelein choisit son second mari : veuve de Lescure, elle ne peut épouser qu'un La Rochejaquelein, réunissant ainsi dans son sang les deux branches mythiques.

Adélaïde Cron

Université Paris III-Sorbonne Nouvelle/Université de Picardie-Jules Verne

« Formes et idées de la Renaissance aux Lumières »

Centre d'Études du Roman et du Romanesque